REVUE HISTORIQUE DES ARMÉES

Revue historique des armées

242 | 2006
1916, les grandes batailles et la fin de la guerre européenne

The Big Push : l'armée britannique sur la Somme

William Philpott

Traducteur : Nathalie Genet-Rouffiac

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rha/4222
ISBN : 978-2-8218-0496-8
ISSN : 1965-0779

Éditeur
Service historique de la Défense

Édition imprimée
Date de publication : 15 mars 2006
Pagination : 70-83
ISSN : 0035-3299

Référence électronique
William Philpott, « *The Big Push* : l'armée britannique sur la Somme », *Revue historique des armées* [En ligne], 242 | 2006, mis en ligne le 26 novembre 2008, consulté le 04 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/rha/4222

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© Revue historique des armées

The Big Push *: l'armée britannique sur la Somme*

William Philpott

Traduction : Nathalie Genet-Rouffiac

Histoire d'une bataille

1 À un certain moment de 1916, la presse britannique commença à évoquer la campagne de l'année comme « *la grande poussée* » [1] : l'armée de l'Empire britannique était en train de commencer, doucement mais sûrement et avec détermination, à repousser les adversaires allemands dans un coin calme et rural de la Picardie, au nord de la Somme. Après 141 jours de combats, du 1er juillet au 18 novembre, l'armée britannique avait avancé de trois à huit kilomètres sur un front d'une dizaine de kilomètres. Succès bien maigre, en particulier si l'on considère que l'on s'attendait à ce que la première attaque permît de progresser de cinq kilomètres sur un front d'une quinzaine. La conquête de cette petite parcelle de territoire et de la vingtaine de villages dispersés, Serre, Beaumont Hamel, Thiepval, Pozières, Mametz, Longueval, Flers – dont le nom reste gravé dans la conscience collective – coûta 420 000 hommes. Ce résultat, d'après le récit de la bataille par leur commandant en chef, Sir Douglas Haig, en novembre 1916, « *constitue un source de réjouissance sans égale dans les souvenirs de la nation. Les difficultés et les souffrances furent accueillies avec enthousiasme et c'est à peine si l'endurance, la détermination et le courage invincible avec lesquels elles furent endurées peuvent être compris par ceux qui n'ont pas d'expérience personnelle du combat* » [2]. Quatre-vingt-dix ans plus tard, l'imagination peine encore : le caractère nouveau, énorme et singulier de ce que vécut l'armée britannique lors de la bataille de la Somme échappe toujours à la compréhension.

2 La bataille de la Somme ne fut pas une bataille au sens où on l'entend traditionnellement, c'est-à-dire la rencontre de deux armées au cours de laquelle les adversaires confrontent leur force jusqu'à ce que l'un d'eux cède le terrain et subisse les conséquences de la victoire de l'autre. Après 141 jours, les deux armées continuaient à se faire face,

retranchées derrière leurs barbelés, et la ligne de front n'avait pas bougé de plus de quelques kilomètres. Ce fut donc d'abord une bataille d'un genre nouveau, une sorte de guerre d'usure. Ensuite, un siège dans la durée plus qu'une bataille ouverte, puis enfin une bataille industrielle qui servit de champ d'expérimentation pour de nouveaux matériels et de nouvelles méthodes militaires : le pilonnage massif et indifférencié par l'artillerie, le recours à l'aviation pour les observations aériennes et l'appui des troupes au sol, un soutien logistique soutenu grâce au transport motorisé, la première utilisation des chars. En tant que telle, la bataille de la Somme fut à la fois l'exemple parfait de l'impasse des lentes opérations éprouvantes qui caractérisa la Première Guerre mondiale, en même temps que la première tentative d'un nouveau style de combat, connu sous le nom de bataille moderne tridimensionnelle en profondeur [3], qui devait voir les armées alliées sortir de cette impasse pour remporter la victoire de 1918. Lorsque l'on ajoute la complexité militaire de la Somme à la tragédie d'une expérience qui ébranla la société, on saisit mieux d'où vient la difficulté pour la comprendre.

3 La chronologie et les faits furent dressés par des officiers historiens et des commentateurs critiques, en particulier Winston Churchill et Basill Liddell Hart, dans les années 1920 et 1930 [4]. C'est leur point de vue qui devint l'orthodoxie historique et populaire, en dépit du caractère très subjectif et hautement sélectif de leurs jugements. Les histoires classiques de la bataille de la Somme se focalisent sur des thèmes récurrents et de plus en plus rebattus. Les échecs du commandement, en particulier le plan démesurément ambitieux de Sir Douglas Haig lors de la première phase de l'offensive, servit de base à l'image éculée de la souffrance héroïque des hommes du rang et de leur endurance stoïque face à des conditions effroyables ainsi qu'à la résistance brutale de l'ennemi (une image créée involontairement par le récit de Haig semble-t-il), peu aidés par la tactique offensive défectueuse de leurs propres officiers plus âgés, singulièrement dépourvus d'imagination [5]. Une véritable obsession naquit autour des événements du 1er juillet 1916, le plus grand désastre militaire britannique avec la mort de 57 000 hommes confrontés à une ligne intacte, à des mitrailleuses qui n'avaient pas été réduites au silence et à la première utilisation du tank, le 15 septembre 1916 [6]. Cette obsession pour des faits au seul niveau tactique biaisa plus encore la compréhension de la bataille en plaçant des événements clés hors de leur contexte militaire et stratégique. Certaines actions et certains engagements (l'anéantissement du bataillon de Newfoundland en face de Beaumont Hamel et le combat héroïque des Irlandais d'Ulster de la 36e division pour la redoute de Schwaben le 1er juillet 1916 [7], la défense sanglante du bois de Delville par la brigade d'Afrique du Sud [8], le combat des Gallois de la 38e division pour le bois de Mametz [9] ou la lutte des Australiens pour Pozières [10] ont été étudiés en détail, à la fois parce qu'ils servaient des propos nationalistes ou séduisaient des publics particuliers, et parce qu'ils apparaissaient comme des événements essentiels de la bataille [11]. De la même manière, les tribulations des unités singulières, en particulier les bataillons de la nouvelle armée [12], constitués de « potes » recrutés dans les mêmes zones d'origine, ont fait l'objet d'études détaillées. De fait, tout le champ de bataille, cette dernière décennie, a été minutieusement disséqué par une batterie de guides de poche qui permettent aux touristes modernes et aux pèlerins de retracer les tragédies nationales et les parcours individuels sur ce sol maintenant pacifié et recouvert par les mémoriaux [13]. Les générations nées après la guerre ont fait de la Somme un site de mémoire et de deuil et, ce faisant, se sont éloignées de sa véritable signification militaire. C'est pourquoi la compréhension que les Anglais ont, en apparence, de la Somme est en fait essentiellement

sélective et empreinte de préjugés ; elle constitue plus une conscience culturelle de la bataille qu'une compréhension militaire à proprement parler.

L'armée britannique

4 Il est facile de constater que l'armée britannique ne fut pas très brillante sur la Somme (cela ne fait aucun doute si l'on compare avec les alliés français qui attaquaient sur le flanc gauche, même si cette comparaison n'a jamais été faite correctement) si l'on prend en compte la nature et l'expérience de cette armée. L'armée britannique n'était pas seulement une « nouvelle armée », au sens conventionnel du terme, puisqu'elle avait été mise en place au cours des deux premières années de la guerre avec des volontaires, elle était également une armée de « bleus » avec une expérience très limitée du type de combat qui dominait désormais sur le front Ouest. Les officiers les plus gradés, qui avaient été promus rapidement pour suivre l'expansion numérique de la troupe, n'avaient aucune expérience du commandement de grandes unités sur le terrain [14]. Les jeunes officiers, les sous-officiers et les hommes étaient souvent intelligents et de qualité mais n'avaient eu jusque-là que peu de chance d'apprendre les ficelles du métier de soldat [15]. Depuis la stabilisation de la ligne de tranchées, l'armée britannique avait combattu avec vaillance lors d'une bataille défensive à la fin 1914, la première bataille d'Ypres, qui avait décimé ce qui restait de l'armée régulière professionnelle existant avant la guerre [16], et trois offensives de petite échelle en 1915. La première, à Neuve-Chapelle, en mars, n'avait été guère plus qu'un large assaut de tranchée mais le succès de la première attaque avait créé une fausse impression de ce que pouvait permettre l'effet de surprise : qui ne fut pas tempéré par les lourdes pertes des deux jours suivants. Bien évidemment, la surprise était presque toujours exclue de la construction lente et pesante des batailles de la Première Guerre mondiale. La seconde offensive, avec les batailles de la rive d'Aubers et de Festubert, en mai, fit la démonstration des défaillances britanniques en matière de méthode et de matériel, en particulier d'artillerie, ce qui fit tomber le gouvernement suite au scandale des obus. C'est alors que fut mis en place un programme pour approvisionner correctement l'armée en vue d'une offensive à grande échelle en 1916. Dans la Grande Guerre, les armées dépendaient des industries de leur pays pour avoir les moyens de combattre et la Somme allait constituer l'effort de guerre des ouvriers des usines, et ce fut grâce à eux autant qu'aux soldats que les fusils continuèrent à tirer.

5 Bien que Lord Kitchener, secrétaire d'État à la Guerre et créateur de la nouvelle armée britannique, souhaitait jusque-là demeurer sur la défensive, le jeu des alliances politiques la rendit impossible. Une troisième offensive britannique à Loos, fin septembre, en soutien aux opérations françaises plus au sud, fut d'abord un succès avant de s'embourber rapidement et causer de lourdes pertes ; particulièrement le deuxième jour lorsque des divisions de réserve inexpérimentées furent jetées vers les puissantes tranchées ennemies sans soutien adéquat d'artillerie. La leçon fut cruelle et hélas mal apprise. Si cette débâcle coûta son poste au commandant en chef britannique, Sir John French, c'est aux hommes qui avaient directement dirigé ces trois attaques, le général Sir Douglas Haig et Sir Henry Rawlinson, que l'on confia la conduite de la grande offensive de 1916. De fait, ils avaient tiré quelques leçons de 1915, en particulier la valeur du soutien par l'artillerie et Haig prédisait que « *le nombre de munitions* [nécessaires] *sera pour le moins important* » [17]. Certes, l'industrie allait donner à Haig les armes et les munitions pour le plus gros

bombardement jamais tiré par l'armée britannique, mais elle ne pouvait lui donner les artilleurs expérimentés et les bonnes techniques pour en faire usage [18].

6 Les batailles de l'armée britannique avaient jusque-là été d'une moindre échelle. Les objectifs étaient toujours clairement déterminés sur le terrain – un village, une crête, une ville – et n'impliquaient pas plus d'une douzaine de divisions sur quelques semaines seulement. Les objectifs britanniques sur la Somme étaient bien plus grandioses et bien moins aisés à localiser sur une carte : ils constituaient l'élément principal de « l'offensive générale alliée » et ne visaient pas moins que « *la destruction des armées allemandes et autrichiennes* » [19]. La tache était donc fort complexe. Haig, que son expérience avait plus préparé au commandement opérationnel que stratégique, éprouvait des difficultés à voir au-delà des premiers buts opérationnels de l'offensive (sur ce point, il n'était pas le seul parmi les commandants les plus anciens) et continuait à se concentrer trop étroitement sur des objectifs territoriaux à court terme [20]. Dans une large mesure, la tournure que prit la bataille de la Somme se fit malgré le commandement et non grâce à lui. Néanmoins, il se rendit compte dès le départ qu'une phase d'usure, appelée « combat d'usure » par la doctrine opérationnelle britannique, était essentielle avant la victoire finale [21]. Si Haig commit une faute, ce fut de sous-estimer le temps que prendrait cette usure. Il débuta la bataille de la Somme avec confiance, croyant que Verdun avait déjà entamé l'armée allemande [22] et la termina en ayant pris conscience que le processus serait long et lent. Haig devait d'ailleurs intitulé son rapport sur la Somme : *L'ouverture de la bataille d'usure*.

7 Contrairement aux courtes batailles qu'avait connu Haig en 1915, la Somme devait durer quatre mois et demi et impliquer toute l'armée britannique, soit plus de 50 divisions au début de la bataille et leur nombre continuait d'augmenter. Ce n'était pas encore une véritable armée au vrai sens du terme, mais comme Haig en était conscient « *un groupe de divisions non préparées au terrain. La véritable armée combattante sortira d'eux* » [23]. À l'approche d'une bataille destinée à décider une fois pour toute de la rivalité des deux empires, l'Empire britannique au complet montait au combat. Aussi, en plus des divisions de la nouvelle armée en provenance du Royaume-Uni, les rangs de l'armée britannique comptaient des volontaires du Canada, d'Afrique du Sud et d'Australie. Quelques cavaliers d'Inde se joignirent même aux millions d'hommes qui s'amassaient pour la bataille. Des troupes expérimentées en provenance de Gallipoli, notamment la 29e division dite « l'incomparable », et les troupes australiennes et néo-zélandaises, les ANZAC, arrivèrent pour leur baptême du feu en France et pour la vraie guerre. L'expérience fut de celle qu'on ne risquait pas d'oublier. La 29e division se fit tailler en pièces devant Serre et Beaumont-Hamel le 1er juillet. Les Australiens à leur tour souffrirent lourdement dans la bataille de juillet et d'août pour le village de Pozière, perdant presque autant d'hommes en six semaines que lors des huit mois de leur campagne à Gallipoli [24]. De fait, les jours des campagnes impériales et coloniales étaient terminés et l'armée britannique était en train d'apprendre à mener une guerre moderne et industrielle.

Une bataille d'usure

8 L'expérience de la Grande-Bretagne sur la Somme a toujours été perçue à travers le prisme du 1er juillet 1916. Le coût humain et affectif du plan, démesurément ambitieux de Haig, consistant à percer successivement deux positions allemandes lourdement fortifiées par une avance rapide et à restaurer un combat ouvert, contre l'avis de son commandant de terrain Rawlinson, garantit qu'il resterait définitivement comme un archétype

d'incompétence militaire [25]. À l'origine pourtant, se trouvait une simple erreur tactique, un banal problème militaire. Mais ce qui avait mal tourné dans l'assaut britannique apparut immédiatement aux yeux du commandement français, plus expérimenté, « *les Britanniques n'ont pas encore la manière* » notait, non sans ironie, Joffre dans son journal. L'inadéquation de la préparation par l'artillerie et le manque d'expérience de leur infanterie les avaient conduits au désastre [26].

9 Pour le haut commandement français, deux scénarios étaient possibles en juillet 1916 : une rupture rapide du front de l'ennemi ou « *une difficile et longue bataille* » sur la Somme, qui pouvait finalement produire la percée espérée vers Bapaume et Cambrai après avoir usé l'ennemi. Haig fit peu cas de son revers initial – « *lors d'une attaque sur un front de 20 km on doit s'attendre à des succès variés* » commenta-t-il avec flegme lorsque les rapports de la débâcle de la 4e armée parvinrent au quartier général dans l'après-midi du 1er juillet [27] – et s'engagea dans la deuxième option, la guerre d'usure, en attendant une nouvelle occasion de percée [28].

10 La tendance des historiens est de se focaliser sur les grandes actions de la Somme, le 14 juillet et le 15 septembre en particulier. Lorsque la guerre d'usure est mentionnée, il s'agit en général de l'usure de l'armée britannique plutôt que celle de l'ennemi, au cours notamment des âpres combats pour des positions précises : le bois de Mametz, le bois de Delville, le Haut bois [29] et Pozières (qui ont tous leur étude détaillée). On admet trop rapidement la critique émise par Churchill devant le Parlement à la même époque et reprise après la guerre dans ses commentaires sur la bataille : à savoir que le combat usa davantage l'armée britannique que l'ennemi (ce qu'il dit fin juillet, lorsque seulement un quart de la bataille était livré, en incluant les pertes disproportionnées du 1er juillet) [30]. L'état réel des pertes de part et d'autre reste sujet à controverse car les chiffres précis des pertes allemandes n'ont jamais été établis. Cependant, l'usure ne relève pas que de chiffres absolus, elle relève aussi de la capacité réciproque à faire face aux pertes. Le général Joseph Joffre, commandant en chef français, avait indiqué au début de l'année que l'ennemi ne devait pas être autorisé à « *économiser ses ressources en hommes, en freinant le processus d'usure... à être en position de continuer la lutte indéfiniment* » [31]. La Somme, avec Verdun, a certainement servi à activer le phénomène d'usure. Pour ses détracteurs comme pour ses partisans, l'usure sera toujours empreinte de ce qu'un analyste récent de la bataille a qualifié de « *banqueroute morale de la théorie de la guerre d'usure* » [32]. Ce que l'on ne doit pas oublier, cependant, c'est que la « pure » guerre d'usure de 1916 a été à l'initiative de l'armée allemande à Verdun. Il s'agissait d'un mal nécessaire pour obtenir un résultat alors que des millions d'hommes armés étaient enterrés face à face le long d'un front fixé. Toutefois, on ne peut pas remettre en question le fait que l'armée allemande a subi sur la Somme une saignée telle qu'elle n'en avait jamais connue jusque-là, y compris à Verdun [33]. Les postes d'évacuations des morts étaient pleins à craquer et l'infanterie endura l'enfer sous le bombardement constant des Alliés. Le matériel et le moral des Allemands se détériorèrent en permanence. Ernst Jünger, rapportant son effrayante expérience avec une amère fierté dans son célèbre roman *Orage d'acier*, nota que, vers la fin 1916, sa compagnie ne comptait plus dans ses rangs que cinq des hommes de l'effectif du début de l'année [34]. Lui-même fut blessé deux fois durant la bataille.

La courbe de l'apprentissage

11 Lors de sa longue lutte, l'armée britannique apprit à se battre et à bien se battre. Il ne s'agissait pas d'opérations sur un champ de bataille largement ouvert, si désirées par les généraux, mais d'actions limitées, connues sous le nom d'attaques de « morsure et retraite », ainsi que d'opérations de tranchées de petite échelle qui constituaient les points de focalisation de ce genre de combat. Les ternes méthodes tactiques du 1er juillet furent redéfinies à la lumière de l'expérience et le matériel pour les rendre efficaces fut de plus en plus utilisé. Il était logique que la plus grande puissance industrielle du monde remporte la plus grande bataille industrielle du monde. Cela ne signifie pas que la bataille fut aisée : les Britanniques combattaient une armée allemande bien entraînée, professionnelle, et dont les méthodes défensives sophistiquées évoluaient en permanence à la lumière de l'expérience acquise.

12 Dompter les tactiques défensives ennemies était un processus long et coûteux. Afin de contrer l'avance alliée, les Allemands utilisèrent une combinaison de contre-bombardements et de contre-attaques d'infanterie usant de postes de mitrailleuses soigneusement positionnés et souvent dissimulés ainsi que de points forts fortifiés (en particulier dans les ruines des villages et les bois). À de nombreuses occasions, les attaques échouèrent et le terrain gagné fut perdu à nouveau dans cette lutte acharnée par-delà les lignes, dans la boue. Cependant, l'armée britannique poussa inexorablement, lentement mais sûrement, pendant quatre mois et demi : le bois de Mametz fut occupé ; Longueval et la côte de Bazentin furent emportés ; le bois de Delville fut pris, perdu puis repris ; Pozière tomba et Bois Haut fut finalement gagné. Au sud, l'armée française faisait les mêmes progrès réguliers. À la mi-septembre, la bataille atteignit son point culminant. À la pointe de l'offensive, les Britanniques démontrèrent leur habileté grandissante, leur confiance et leur suprématie matérielle et tactique dans la bataille de Flers-Courcelette, le 15 septembre. Composantes d'une attaque franco-anglaise à grande échelle, dix divisions britanniques s'avancèrent sous le bombardement le plus massif et le plus soigneusement orchestré à ce jour, derrière une nouvelle machine de guerre, le tank. Les Canadiens, troupes de choc de l'Empire britannique, étaient en première ligne. Avec l'aide des tanks, ils prirent le village de Courcelette sur le flanc gauche. Puis les blindés poursuivirent leur chemin dans le village de Flers au centre, causant un choc à l'ennemi surpris qui, confronté à cette nouvelle monstrueuse machine de guerre, s'enfuit ou se rendit en grand nombre. Les contre-attaques ennemies furent brisées par les mitrailleuses des tanks. À la fin septembre, la confusion régnait chez les Allemands et dans les semaines qui suivirent, l'armée britannique progressa encore. Le 27 septembre, Thiepval, le bastion fortifié sur lequel s'était brisée l'attaque du 1er juillet, tomba enfin. Pour les défenseurs allemands, ce fut « *absolument déchirant... tous les soldats allemands, du général le plus élevé au plus humble homme du rang, eurent le sentiment que l'Allemagne avait perdu là sa première grande bataille* » [35].

13 Ce n'est pas leur défense acharnée qui sauva les Allemands mais le temps souvent médiocre de la Somme. Dans la dernière semaine de septembre, la pluie transforma le champ de bataille en ce bourbier pour lequel il est fameux. Il mit les attaquants dans une situation de désavantage, faisant du terrain un plus grand ennemi que les Allemands. Pour organiser de nouveaux assauts, l'équipement, les munitions et les hommes devaient être acheminés sur plusieurs kilomètres sur les chemins sans forme et accidentés d'un

paysage hostile, boueux et envahi d'eau. Si le rythme de la bataille en fut affecté, il ne cessa pas pour autant et l'enfer des dernières semaines fut épuisant tant pour les attaquants que pour les défenseurs. D'octobre à début novembre, la 4e armée avançait lentement vers Le Transloy et Warlencourt, tranchée par tranchée, de quelques centaines de mètres à chaque fois, ruinant la perspective d'une action décisive.

14 Un dernier effort, médiocre et sans nécessité, fut tenté mi-novembre sur le front de la 5e armée du général Hubert Gough en direction de la rivière Ancre. Il s'agissait de prendre le village fortifié de Beaumont-Hamel, désormais saillant dans la ligne de front britannique, où avait été bloquée l'avancée de la 29e division le 1er juillet. Les tanks devaient être utilisés, ainsi que d'autres innovations tactiques, comme le barrage d'artillerie et les tirs dissuasifs des mitrailleuses au-dessus des têtes. La bataille d'Ancre fut une autre victoire reconnue de l'armée britannique, en dépit de la boue qui avait ralenti les opérations et embourbé la plupart des blindés, l'attaque avait progressé de 2,5 km sur un front de 5 km. Beaumont-Harmel fut pris par la 51e division écossaise qui se racheta de son précédent échec dans la bataille pour le Bois Haut en août. Deux cents prisonniers furent pris dans le village lui-même. Quatre cents autres se rendirent aux équipages de deux tanks qui avaient calé. La défense allemande apparut sévèrement secoué, bien que l'armée britannique elle-même manquât d'énergie et de réserve pour poursuivre. Les deux camps s'étaient finalement battus jusqu'à la paralysie.

15 Néanmoins, l'offensive finale eut un effet revigorant utile pour le pays tout entier qui avait contribué à la bataille, avec sa sueur et son énergie, autant que l'armée. Haig avait clairement fait savoir à Gough la veille de la bataille qu'« *un succès était très attendu, sachant qu'il aurait un effet réconfortant pour le pays* » [36], même s'il ne devait pas avoir d'influence sur la situation stratégique générale. La machine de propagande alliée en tira pleinement avantage. Plus tôt dans l'été, un documentaire, le premier du genre intitulé *La bataille de la Somme*, avait battu tous les records du box-office. Le public britannique vint en masse voir ce que ses fils, époux et pères faisaient en France sur les champs de bataille. Une suite, *La bataille de l'Ancre et l'avancée des tanks*, montrait désormais au public que sa courageuse armée poussait l'ennemi devant elle. Ainsi, la propagande historique du secrétariat d'État à la Guerre pouvait proclamer fièrement : « *Le terrain conquis était plus formidablement protégé et plus étendu que celui sécurisé lors de la première semaine de l'offensive de la Somme, et plus de 7 000 prisonniers étaient tombés entre leurs mains* » [37]. À la fin de la bataille, l'armée britannique estimait avec confiance qu'elle avait acquis la maîtrise de son ennemi et des techniques de la guerre industrielle moderne.

Les suites

16 La bataille à peine terminée, les récriminations commençaient. Le nouveau Premier ministre anglais, David Lloyd George, était mécontent : la prise de quelques lignes de tranchées boueuses ou de quelques villages en ruine ne lui suffisait pas, ni les assertions du chef de l'État-Major général impérial, Sir William Robertson, qui affirmait : « *nous et les Français avons pris une ferme ascendance morale et matérielle sur l'ennemi* ». Les pertes alliées semblaient plus importantes que celles des Allemands, en conséquence de quoi, la guerre d'usure ne pouvait fonctionner. Après avoir affronté l'armée allemande, Haig avait désormais un nouvel adversaire mais il restait déterminé à user sans limites de la jeunesse britannique pour vaincre l'ennemi et espérait naïvement des victoires plus faciles au-delà du front de l'Ouest [38]. À la fin de la bataille, Haig parvint à un jugement

militaire plus mesuré, qu'il rédigea pour que tout le monde puisse en prendre connaissance : « *Le pouvoir de l'ennemi n'est pas encore brisé et il n'est même pas possible d'estimer le temps que durera la guerre afin que les buts pour lesquels combattent les Alliés soient atteints. Mais la bataille de la Somme a rendu indubitable la capacité des Alliés à les atteindre.* » [39]

17 Quatre-vingt-dix ans plus tard, il est difficile – certains diront même impossible – d'accepter la sentence de Haig, pour qui la bataille de la Somme a servi les desseins alliés, les mettant sur la voie de la victoire finale. Et ce, même si Haig et le général français Ferdinand Foch, les deux principaux chefs alliés sur la Somme, allaient être en mesure de délivrer le coup de grâce à l'Allemagne dans les deux années qui suivirent la bataille. Cependant, et pour reprendre les conclusions de la récente étude de Peter Hart :

> « *La bataille de la Somme a démontré que tant qu'une nation ennemie n'était pas défaite ou du moins terrassée, les objectifs purement géographiques importaient peu ; le seul objectif était la destruction sur le long terme de l'armée allemande.* » [40]

18 La Somme ne fut ni la plus grande bataille de l'armée britannique, ni la plus coûteuse. La succession de victoires d'août à novembre 1918 fut bien plus intense et, en proportion, les pertes humaines lors de la défense d'Ypres (1914) et d'Amiens (1918) dépassèrent celles des batailles de la guerre d'usure de 1915 à 1917. Mais ce fut la première vraie bataille de la Grande-Bretagne, la « saignée » de sa première armée de masse, le point culminant et le tournant de son histoire impériale et nationale. En tant que telle, la bataille fut immédiatement sujet d'étude : le premier guide fut écrit avant même que les armes ne se soient tues [41]. Bataille décisive, non seulement car elle permit de percer les lignes allemandes, mais aussi et surtout car elle mit en pièces l'armée allemande. Cette dernière remarque ne devrait pas être oubliée.

19 Les véritables succès de la Somme furent perçus par ceux qui avaient combattu et observé. Mais ils étaient moins apparents que la petite douzaine de villages rasés, tombée aux mains des alliés pendant l'avancée, que les milliers de corps ennemis qui jonchaient le sol, ou que les prisonniers qui emplirent les geôles, bien que tout cela constitua aussi de notables succès. Ils étaient d'ordre psychologique et tout juste perceptibles, reflétant la nature de la guerre d'usure, combat pour la suprématie morale et matérielle plus que territoriale, mais non moins significatifs. Résumant les combats de l'année, le major général Sir Henry Wilson, futur chef de l'état-major général de l'Empire, observait : « *Dernier jour d'une année d'un combat indécis. Verdun, la Somme, la Grèce et la Roumanie, toutes indécises, chacun des camps prétendant l'emporter ; au total la victoire inclinant vers nous, et la décision finale se rapprochant.* » [42]

20 Ses prescriptions pour la victoire finale portaient la guerre d'usure aux nues : « *deux Sommes à la fois* » en 1917 [43]. Les hommes qui avaient combattu n'en doutaient pas non plus. Comme le nota par la suite, après la bataille, un soldat mémorialiste : « *L'armée allemande n'allait jamais plus combattre aussi bien et l'armée britannique n'allait que mieux combattre.* » [44] En effet, même si l'armée allemande allait donner, comme le reconnaît Peter Hart, « *un suprême exemple de courage dans l'une des plus grandes batailles défensives jamais livrées dans l'histoire de la guerre* » [45], ils furent finalement obligés de céder le terrain aux anglais, si ce n'était encore la partie. Au printemps 1917, ils anticipèrent avec peine une autre offensive sur le front de la Somme et replièrent leurs lignes jusqu'aux positions défensives de la ligne Hindenburg, abandonnant finalement les objectifs opérationnels de la campagne de la Somme, à savoir les villes de Bapaume et de Péronne, sans coup férir. Tous les échelons de la hiérarchie étaient conscients que la situation devenait désespérée. Comme Jünger l'écrivit plus tard, « *il y avait déjà des rumeurs d'une vaste bataille matérielle*

imminente au printemps, à côté de laquelle la bataille de la Somme de l'année précédente aurait l'air d'une partie de pique-nique. Pour amortir l'impact de l'assaut, nous étions engagés dans un vaste repli tactique » [46].

21 Ce n'est pas sur le lieu de la bataille, mais sur le type de la bataille, que l'on doit mettre l'accent en parlant de la nature et de l'impact de la Somme aussi bien sur l'armée britannique que sur l'armée allemande. Si ce n'avait pas été là, il aurait néanmoins fallu que l'armée allemande soit engagée en masse et battue à un endroit et à un moment donnés avant que ne puisse être brisée l'impasse du front de l'Ouest. La nouvelle armée britannique avait dû apprendre la profession des armes à la dure ; en 1916, elle ne pouvait plus laisser le vrai combat aux Français. Elle avait aussi appris à faire un usage plus efficace des vastes ressources industrielles que ses usines pouvaient apporter au combat en remplaçant la fragilité de la chair par la dureté de l'acier. Qu'elle ait échoué dans cette tentative le 1er juillet 1916 demeure un désastre et une tragédie nationale ; mais qu'elle y soit parvenue vers la fin de l'année et par la suite, n'est pas suffisamment reconnu. L'armée allemande n'était pas encore battue, et l'enfer de la guerre industrielle allait s'intensifier. Les horreurs de Passchendaele, un an plus tard, allaient dépasser tout ce qu'on avait connu sur la Somme. Mais ce furent les hommes engagés dans la bataille de la Somme – généraux comme hommes du rang, désormais combattants aguerris –, ainsi que les méthodes et les armes utilisées – tanks, avions, mitrailleuses et par-dessus tout artillerie lourde, combinés dans un efficace système d'emploi global des armes – qui permirent d'assurer la guerre d'usure en 1917, la percée de 1918 et la victoire finale [47].

22 Lord Esther, instruit des secrets du haut commandement britannique, avait raison d'observer que « *la bataille de la Somme mit en place l'issue inévitable de la guerre* » [48]. À cause de la tragédie humaine qu'elle impliqua et de ses conséquences sociales et politiques pour la nation et l'Empire, cette vérité n'a jamais pu être oubliée.

NOTES

1. C'est une variation qui fut adoptée pour le premier récit officiel de la bataille qui parut dès l'année suivante, de manière anonyme, en accord avec le département de la Guerre, *Sir Douglas Haig's Great Push* : *The Battle of the Somme,* London, Hutchinson and Co, 1917.

2. 'The Opening of the Wearing-Out Battle', 23 décembre 1916, in BORASTON (J. H.) (dir.), *Sir Douglas Haig's Despatches,* London, 1979 edn, p. 53.

3. BAILEY (J. B. A.), 'The First Word War and the Birth of Modern Warfare', in KNOX (M.) et MURRAY (W.) (dir.), *The Dynamics of Military Revolution, 1300-2050,* Cambridge, Cambridge UP, 2001, p. 132-153.

4. CHURCHILL (W. S. C.), *The World Crisis 1916-1918*, *part 1,* London, Thornton Butterworth, 1927, p. 171-196 ; LIDDELL HART (B. H.), *The Real War, 1914-1918,* London, Faber, 1930.

5. Les travaux de référence sur la bataille sont : FARRAR-HOCKLEY (A. H.), *The Somme*, London, Batsford, 1964, MIDDLEBROOK (M.), *The First Day of the Somme,* London, Allen Lane, 1971 et MACDONALD (L.), *Somme*, London, Michael Joseph, 1983. Plus récemment, ces thèmes familiers ont

été revisités par SHEFFIELD, *The Somme*, London, Cassell, 2003, PRIOR (R.) et WILSON (T.), *The Somme,* Newport Ct, Yale UP, 2005 et HART (P.), *The Somme,* London, Weidenfeld et Nicholson, 2005.

6. PIDGEON (T.), *The Tanks at Flers,* Cobham, Fairmile Books, 1995.

7. FALLS (C.), *The History of the 36 th* (Ulster) *Division,* Belfast, McCaw, Stevenson and Orr, 1922.

8. UYS (I.), *Delville Wood,* Regensburg, Uys Publishers, 1983.

9. HUGHES (C.), *Mametz : George's Lloyd 'Welsh Army' at the Battle of the Somme,* Gerrards Cross, Orion Press, 1982.

10. CHARLTON (P.), *Pozières, 1916: Australians on the Somme,* London, Leo Cooper, 1986.

11. Charlton, *op. cit.,* p. 12, par exemple, n'acceptait pas que Haig qualifie d'« opérations mineures » l'action des Australiens à Pozières dans son récit de la Somme. Elles sont par la suite devenues une part du mythe martial australien.

12. Voir par exemple, MADDOCKS (G.), *Liverpool Pals: 17th, 18th 19th and 20th Battalions The King's (Liverpool Regiment),* London, Leo Cooper, 1991 et TURNER (W.), *Pals: The 11th (Service) Battalion (Accrington) East Lancashire Regiment,* Barnsley, Wharnecliffe Publishing Limited, 1986.

13. Dans la série 'Battleground Europe' London ; Leo Cooper, 1993.

14. ROBBINS (S.), *British Generalship on the Western Front: Defeat into Victory,* London ; Frank Cass, 2005.

15. SIMKINS (P.), *Kitchener's Army: The Raising of Britain's New Armies, 1914-1916,* Manchester, Manchester UP, 1988.

16. BECKETT (I.), *Ypres:The British Army and the Battle for Flanders, 1914,* London, Longman, 2004.

17. Journal de Haig, 14 janvier 1916, *Blake, Private Papers,* p. 125.

18. Ces actions sont analysées dans PRIOR (R.) et WILSON (T.), *Command on the Western Front: The Military Career of Sir Henry Rawlinson, 1914-1918,* Oxford, Blackwell, 1992.

19. 'Plan of Action Proposed by France to the Coalition', décembre 1915, dans Brig-Gen. EDMONDS (Sir J.-E.) et MILES (capt. W.), *Military Operations: France and Belgium, 1916,* London, Macmillan, 2 vol., 1932 et 1938, appendix 1, p. 1.

20. PRIOR and WILSON, *The Somme, passim*.

21. Journal de Haig, 14 janvier 1916, Blake, *Private Papers*, p. 125.

22. Son chef des services de renseignement, le général de brigade John Charteris, souvent blâmé pour avoir encouragé Haig dans son excès d'optimisme, était plus réaliste lorsqu'il notait le 30 juin 1916 : « *Nous ne nous attendons pas à une grande avancée ni à ce qu'aucune grande place d'armes ne tombe devant nous maintenant. Nous nous battons d'abord pour contenir les armées allemandes et la nation allemande, pour contrecarrer leurs plans, gagner des positions de valeur et d'une manière générale pour préparer la grande offensive décisive qui devra venir tôt ou tard, si ce n'est pas cette année ou même l'année prochaine. La liste des pertes humaines sera longue.* »

23. Journal de Haig, 29 mars 1916, cité dans BLAKE (R.), *The Private Papers of Douglas Haig, 1914-1919,* London, Eyre and Spottiswoode, 1952.

24. BEAUMONT (J.) (dir.), *Australia's War, 1914-1918,* St Leonards, NSW, Allen and Unwin, 1995, p. 17-18.

25. L'analyse la plus mesurée de la guerre d'usure est proposée par : PRIOR et WILSON, *Command on the Western Front*, p. 137-170.

26. Journal de Joffre, 1er et 2 juillet 1916. PEDRONCINI (G.), *Journal de marche de Joffre,* Vincennes, SHD/DAT, 1990, p. 31-32.

27. Journal de Haig, 1er juillet 1916. SHEFFIELD (G.) et BOURNE (J.) (dir.), *DouglasHaig:War Diaries and Letters, 1914-1918,* London, Weidenfeld et Nicholson, 2005, p. 195.

28. « Instruction personnelle et secrète pour M. le général Haig et le général Foch », 21 juin 1916, cité dans *Les armées françaises dans la Grande Guerre, tome IV: Verdun et la Somme,* Paris, Imprimerie nationale, 3 vol., 1926-1935, p. 207.

29. NORMAN (T.), *The Hell They Called High Wood: The Somme 1916,* London, Kimber, 1984.

30. CHURCHILL, *The World Crisis*, p. 186-193. Pour une critique des analyses de Churchill voir :PRIOR (R.), *Churchill's World Crisis as History,* Beckenham, Croom Helm, 1983, p. 221-230.
31. 'Plan of Action Proposed by France to the Coalition', p. 1.
32. SHELDON (J.), *The German Army on the Somme, 1914-1916*, Barnsley, Pen and Sword, 2005, p. 398.
33. L'analyse la plus mesurée de la guerre d'usure est proposée par : TERRAIN (J.), *The Smoke and the Fire: Myths and Anti-Myths of War,* London, Sidgwick and Jackson, 1980, p. 100-110.
34. JÜNGER (E.), *Storm of Steel*, trans. M. Hoffman, London, Allen Lane, 2003, p. 119.
35. Cité dans PASSINGHAM (I.), *All the Kaiser's Men: The Life and Death of the German Army on the Western Front, 1914-1918,* Stroud, Sutton, 2003, p. 123.
36. *Military Operations: France and Belgium*, 1916, p. 476.
37. *Sir Douglas Haig's Great Push*, p. 386.
38. PRIOR and WILSON, *The Somme*, p. 311-14. Bien que proches de la position de Lloyd George, les auteurs reconnaissent qu'il n'y avait pas d'alternative réaliste à la poursuite de la guerre d'usure.
39. 'The Opening of the Wearing-Out Fight', p. 58.
40. HART, *The Somme*, p. 529.
41. MASEFIELD (J.), *The Old Front Line or the Beginning of the Battle of the Somme*, London, Heinemann, 1917.
42. Journal de Wilson, 31 décembre 1916. CALLWELL (C.-E.), *Field Marshal Sir Henry Wilson: His Life and Diaries,* London, Cassell & Co, 2 vol., 1927, i, p. 306.
43. Journal de Wilson, 14 novembre 1916, *ibid.*, p. 296
44. Cité par PASSINGHAM, *op. cit.*, p. 125.
45. HART, *The Somme*, p. 534
46. JÜNGER, *Storm of Steel*, p. 124.
47. HARRIS (P.), *Tragedy of Lord Kitchener*
48. *Esher, Tragedy of Lord Kitchener,* London; Murray, 1921, p. 207.

RÉSUMÉS

Au printemps 1916, l'armée britannique est renforcée par de nouveaux bataillons de volontaires type « Lord Kitchener ». Le 1er juillet 1916, ces derniers sont, pour la première fois, engagés en masse dans la bataille de la Somme. Ils sont cependant peu formés à l'usage de l'armement et peu rodés aux techniques de combat des tranchées. Les résultats de l'offensive sont décevants malgré les 19 800 *Tommies* morts lors de la première journée de combat. Le peuple britannique est profondément affecté. C'est pour cette raison que la bataille de la Somme reste incomprise de l'opinion et sa signification stratégique ignorée. Fondamentale pour l'aguerrissement des unités de soldats-citoyens britanniques, la bataille de la Somme a contribué à l'affaiblissement de l'armée allemande et, par là même, à la victoire alliée de 1918. Elle a en outre démontré la supériorité industrielle de l'Empire britannique.

The Big Push: the British Army on the Somme, 1916. On the Somme in 1916 the British army fought its first mass battle, with new weapons and unfamiliar techniques. That it performed poorly at a tactical level is well known. The scars which this left on the nation's psyche are indelible, and have ensured that the battle is misunderstood, and that its strategic importance remains unappreciated. The real significance of the Somme, beyond its importance as a training ground

for Britain's citizen army, is that it ground down the German army by a process of sustained attrition. In the material intensive industrial warfare that characterised the western front, British arms, backed by British industry, holds the advantage. Without such a 'wearing-out fight' the allied victories that followed would not have been possible.

INDEX

Mots-clés : armée britannique, Première Guerre mondiale, Royaume-Uni, Somme

AUTEURS

WILLIAM PHILPOTT

Maître de conférences en histoire militaire au département « *War studies* » du *King's college* de Londres.